

En souvenir de Gwennole Le Menn (1938-2009)

C'est à travers la chronique qu'il consacrait régulièrement à l'onomastique bretonne sur Radio-Armorique qu'en 1976 j'ai connu Gwennole Le Menn ; un peu plus tard, je l'ai rencontré au sein de la SHAB à laquelle il a adhéré en 1978 et j'ai appris peu à peu à connaître l'importance de ses travaux et l'étendue de ses connaissances.

Élève de Léon Fleuriot, Gwennole a consacré toute sa vie de chercheur aux études celtiques. Enseignant à l'université de Rennes 2 Haute-Bretagne de 1972 à 1992, il entre au CNRS en 1977 dans la section Langues et littératures étrangères et en 1981, il soutient une thèse de doctorat qui est une «Contribution à l'étude de l'histoire des dictionnaires bretons».

Au début des années 1980, il crée sa propre maison d'édition Skol, structure associative et bénévole, qui lui permet de publier, en coédition avec Dastum, une *Histoire du théâtre populaire breton (XV^e-XIX^e siècle)* (1983), puis *La femme au sein d'or. Des chants populaires bretons... aux légendes celtiques* (1985). En 1996, il y inaugure la collection «Bibliothèque bretonne» par la réédition du *Premier dictionnaire vannetais* de Pierre de Châlons (1723). Cette collection lui permet de rééditer des ouvrages rarissimes qu'il accompagne d'un savant appareil critique : c'est ainsi qu'il publie plusieurs dictionnaires (celui du père Maunoir ou le *Nomenclator* de Guillaume Quiquer...). Le dix-septième et dernier volume de cette collection, paru à la fin de 2008, était consacré, comme plusieurs autres, à la réédition des travaux du linguiste Émile Ernault. Chacun de ces volumes, tiré à 300 exemplaires, était le résultat de longues recherches et mettait en œuvre de vastes connaissances linguistiques.

Il va sans dire que ses travaux sont d'une extrême utilité pour tous les linguistes et lexicographes de la langue bretonne. Sa curiosité était sans

limite, dès lors qu'elle pouvait s'appliquer justement à la langue bretonne : c'est ainsi qu'il réédite en 2005 les *Instructions succinctes sur les accouchements*, texte de Raulin traduit en breton par Bouëtard de la Touche en 1723.

Seul représentant des études celtiques au sein de notre société – ce que l'on peut regretter –, il publia dans les *Mémoires* une série d'articles qui sont l'écho de la diversité de ses centres d'intérêt et dont voici la liste :

La mort dans la littérature bretonne du xv^e au xvii^e siècle (1979)

La Grande-Bretagne à travers la littérature bretonne (xv^e-xvii^e siècles) et le vocabulaire breton (1981)

L'origine du mot «juloded» (1982)

Coutumes et croyances populaires dans trois dictionnaires bretons du début du xviii^e siècle (1983)

Les Bretons bretonnants d'après les récits de voyages et autres textes, xv^e-xvii^e siècles (1984)

L'imprimerie des Franciscains de Cuburien (Morlaix, vers 1575-1585) (1985)

L'imprimerie-librairie Blot à Quimper en 1777 (1985)

Les catalogues de libraires bretons (1695-1746) (1985)

La répartition géographique des noms de famille dans le Finistère en 1836 (1987)

Le théâtre populaire breton et la non-observance des arrêts : procès dans le Trégor, 1717 (1991)

Ar Gouren (la lutte bretonne). Les premiers témoignages (xiv^e-xvii^e siècles) (1994)

Le boire et le manger. Ce qui était peu prisé en Bretagne bretonnante (1996)

Les femmes dans les dictons et les proverbes en langue bretonne (2000)

La langue bretonne et la poste : les timbres, cartes postales, porte-timbres (2007).

Et il aurait souhaité cette année nous entretenir à Pontivy de «L'argent dans les textes populaires en langue bretonne»...

Secrétaire adjoint de notre société depuis 1995, il participait régulièrement aux réunions du comité et avait été d'une aide décisive lors de la création de notre site Internet en nous mettant en relation avec son fils Tangi à qui nous en avons confié la réalisation. Nous le retrouvions avec plaisir chaque année lors des congrès et nous regretterons à l'avenir sa présence chaleureuse, sa gentillesse et son érudition généreuse.

Catherine LAURENT

une église remarquable du xiii^e siècle

Un site anciennement peuplé de l'estuaire

La présence de mégalithes et les richesses archéologiques mises au jour depuis le xiv^e siècle attestent d'implantations humaines très anciennes à Donges, autour d'un port et le long de voies de communication traversant un territoire d'îles et de zones humides.

Au x^e siècle, le site du bourg et du port s'organise autour d'une place forte seigneuriale (un site décrit dès le x^e siècle par le poète-roi danois) et auvet de son site se parcellisent une première église, d'époque mérovingienne, remplacée plus tard sous le vocable de saint Martin de Tours. Une crypte médiévale lui succède. Un prieuré bénédictin est par ailleurs fondé à Donges.

La mise en valeur de l'estuaire après une autorisation d'aménagement des marais se poursuit à travers les siècles, avant que Donges ne développe un développement d'une grande ampleur.

Un port industriel et portuaire

À partir de 1857, une voie ferrée relie le port à la gare de Donges à Nantes et Saint-Nazaire. Les chantiers de Chantenay navale et les usines émettant des produits chimiques nécessitent une main d'œuvre importante et la population s'accroît. La gare de Donges se situe dans les années 1880 à une autre église néo-gothique, dont le clocher est édifié en 1893. Elle culmine à 75 mètres de hauteur, ce qui en fait le second plus haut clocher de France de Nantes. Pour des raisons de sécurité de fait dans le paysage littoral de l'estuaire, et en l'absence de repère autre que l'une des tours du port.

Le port accueille les premiers pétroliers dès 1917, d'abord pour les besoins de l'armée américaine. Puis une première base de refuge de